



## Latitudes Contemporaines

**Numéro 61** / El Conde de Torrefiel – Campbell – DD Dorvillier – Bengolea & Chaignaud  
Mriziga – Gruwez – Vanhee – Biennale de photographie de danse – Feedback Vienne



depuis sa création en 2015, I/O Gazette  
a couvert plus de 100 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitez (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

www.iogazette.fr

## ÉDITO

### FESTIVAL, NOURRITURE DE L'ÂME

Plus que jamais cette année, le festivalier n'est rien d'autre que « cette silhouette titubante et monstrueuse qui fait claquer ses mandibules dans le vide et gémit d'une faim que rien ne semble pouvoir soulager. » C'est comme cela que Virginie Despentes décrit les âmes errantes de nos vies, et c'est ainsi que nous nous trouvons, en effet. Est-il réellement besoin d'expliquer pourquoi, au lendemain d'un scrutin électoral pendant la campagne duquel seule la surenchère des plus vieilles bêtises du monde que sont la haine de l'autre et l'amour de soi ne semble avoir eu droit de citer ? Face à cela, le citoyen sonné ne dispose alors plus que d'une seule solution : arpenter les rues des festivals du monde pour entendre des mots, voir des images et, peut-être, trouver des réponses qui lui permettront de s'en sortir. Ce mois-ci à Ravenne, il pourra entendre la musique de Monteverdi et se recueillir sur la tombe de Dante, seul poète à savoir où se trouve la porte d'entrée du Paradis. Mais il pourra aussi voir la grâce dans les pas de Baryshnikov à Sibiu, ou entendre le monde dans le Théâtre Grec de Syracuse. Et s'il ne trouve toujours pas de réponse ? Et bien il peut aussi aller à Lille, regarder l'urgence des gestes de Lisbeth Gruwez et le souvenir d'Anna Halprin. A cet endroit, il sera peut-être plus qu'ailleurs en phase avec le possible et en mesure de découvrir le réel. En tout cas, il sera les deux pieds dans la terre qui l'a vu naître, en prenant le risque par sa simple présence, d'y laisser ses empreintes. Risque inévitable mais fécond, car comme le disent si bien Maria-Carmela Mini et François Frimat : « Aucune de nos existences n'échappe à son inscription dans le monde. »

La rédaction

### FESTIVAL LATITUDES CONTEMPORAINES DU 7 JUIN AU 9 JUILLET 2017

« Fondée en 2003, l'association Latitudes Contemporaines a créé dans les Hauts de France un festival voué aux nouvelles formes du spectacle vivant dans lesquelles le corps tient une place importante. Depuis sa création, le festival s'est affirmé comme un espace d'ouverture aux démarches artistiques qui s'engagent dans les recherches esthétiques, sensibles ou relationnelles avec les publics. Le festival Latitudes Contemporaines, dont les maîtres mots sont : expérience, curiosité, transdisciplinarité, diversité critique et créativité, fut conçu d'emblée comme un lieu de rencontres culturelles en prise avec notre époque à l'attention d'un territoire dense, complexe et frontalier. »

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-5

**Bryan Campbell** - Marvelous

**El Conde de Torrefiel** - La posibilidad que desaparece frente al paisaje

**Radouan Mriziga** - 55

### REGARDS PAGES 6-7

**Sarah Vanhee** - Oblivion

**Lisbeth Gruwez** - We're Pretty Fuckin' Far From Ok

**Cecilia Bengolea & François Chaignaud** - DFS

**DD Dorvillier & Sébastien Roux** - Only One of Many

### EXTRAIT PAGE 8

**Guerrilla**

### REPORTAGES PAGE 9

**Mouvement [capturé] : 3<sup>e</sup> Biennale de photographie de danse  
Festival Feedback à Vienne**

Latitudes Contemporaines

## MARVELOUS

THÉÂTRE / CONCEPTION BRYAN CAMPBELL / THÉÂTRE MASSENET (LILLE), 12 JUIN

« À travers une construction de textes, de voix, d'états physiques, le rédacteur en chef explore la façon dont on se positionne à l'égard du matériau imprimé. »

## GUIDE D'IMAGES

— par Lola Salem —

Qu'est-ce qu'une fiction ; la fiction ? Est-ce une image ou un ensemble d'images ? Est-ce un texte répété ? Est-ce une suite de gestes ? Si la fiction suppose le recours au récit, alors elle est essentiellement liée à un processus – n'importe lequel.

Sur la scène de « Marvelous » – lecture théâtralisée du magazine de mode homonyme –, l'impact de l'image projetée permet le déploiement d'un nombre infini de possibles et d'imaginaires. Rien de très nouveau sur le fond, mais voilà que Bryan Campbell fait pétiller la scène. De résonance esthétique en résonance esthétique, l'artiste américain coupe de biais ce lieu commun de la réflexion théâtrale – et plus largement littéraire – en proposant des angles d'attaque nouveaux. Est-ce qu'un magazine de mode peut être un objet de fiction ? Peut-il être un objet qui sert une narration mais peut-il aussi représenter un objet fictionnel lui-même ? Un exemple concret de fabrique d'images, de fascination et de fantasmes ; mais aussi un objet concret : un

volume ancré dans un système social et modelé par des enjeux économiques. Voici qu'il devient le prétexte dramaturgique d'où émanent les reflets de quelque chose de plus profond, d'éminemment créatif. L'artiste interroge nos systèmes de communication et nos moyens de production de sens, reliés à différentes sphères d'intérêt et d'influence. Le spectacle déroule en continu une réflexion discursive sur nos fantasmes esthétiques, notre désir économique ou encore notre substantiel besoin de lien social.

“

Un joli shot d'adrénaline

La répétition et l'insistance du discours entrent en écho avec la force de vérité et d'apparence publicitaire du magazine présenté sous toutes les coutures. Le pouvoir silencieux de l'image éclate avec fracas dans la bouche et le corps du performeur : une puissance « en présence » pendant un peu plus d'une heure, durant laquelle l'artiste,

habilité en tant que guide « pourvoyeur de sommaire », habite magnifiquement l'espace scénique. « Marvelous » se déploie comme la fragrance d'un parfum de marque, avec des notes complexes et généreuses qui s'évaporent en volutes invisibles. Bryan Campbell use de la posture clichée – mais très travaillée – du rédacteur en chef hype et cool, aux accents cocaïnés. Il développe le fil de sa performance soliste comme l'on feuillette les pages du magazine dont les images satureront l'espace. Silences et digressions anecdotiques côtoient des fragments de réflexion plus profonds qui s'entrechoquent avec humour. Par instants, le spectacle semble emprunter des accents novariniens, sans se colorer de manière trop sombre cependant. Le discours virevolte, interrogeant le spectateur sur la véracité de l'intention de jeu. Le public est ainsi pris à parti, souvent par surprise, de même que l'acteur, emprisonné dans ses vrais-faux tourments de créateur trendy, joue avec les limites de la cohérence de son discours. Un joli shot d'adrénaline.

## FOCUS —

Latitudes Contemporaines

LA POSIBILIDAD QUE DESAPARECE  
FRENTE AL PAISAJE

THÉÂTRE / CONCEPTION EL CONDE DE TORREFIEL / MAISON FOLIES WAZEMMES (LILLE), 14 JUIN

(Spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2017)

« Le collectif propose une expérience visuelle et textuelle où cohabitent théâtre, chorégraphie, littérature, musique et arts plastiques. »

## PENDANT CE TEMPS-LÀ, À L'AUTRE BOUT DU MONDE...

— par Daphné Liégeois —

Un an après la création acclamée de « Guerilla » au Kunstenfestivaldesarts, le collectif madrilène revient avec un spectacle créé en 2015 qui interroge la confrontation des réalités individuelles simultanées.

Sur un plateau vide et immaculé, bulle de quiétude inhabituelle dans une salle de spectacle, un comédien, un musicien, un poète et un danseur se retrouvent. Ils sont quatre, mais ils jouent des milliers de personnes éparpillées, de la foule cosmopolite qui pose nue pour Spencer Tunick au groupe de retraités en vacances aux Canaries, en passant par Michel Houellebecq et autres « fétiches culturels ». C'est la synchronicité créée par ces vies juxtaposées que Pablo Gisbert et Tanya Beyeler explorent : au même moment, dans dix villes choisies arbitrairement, des centaines d'individus expérimentent des réalités différentes, qui ont souvent des points communs mais qu'ils appréhendent d'une autre manière. Entre nos élucubrations

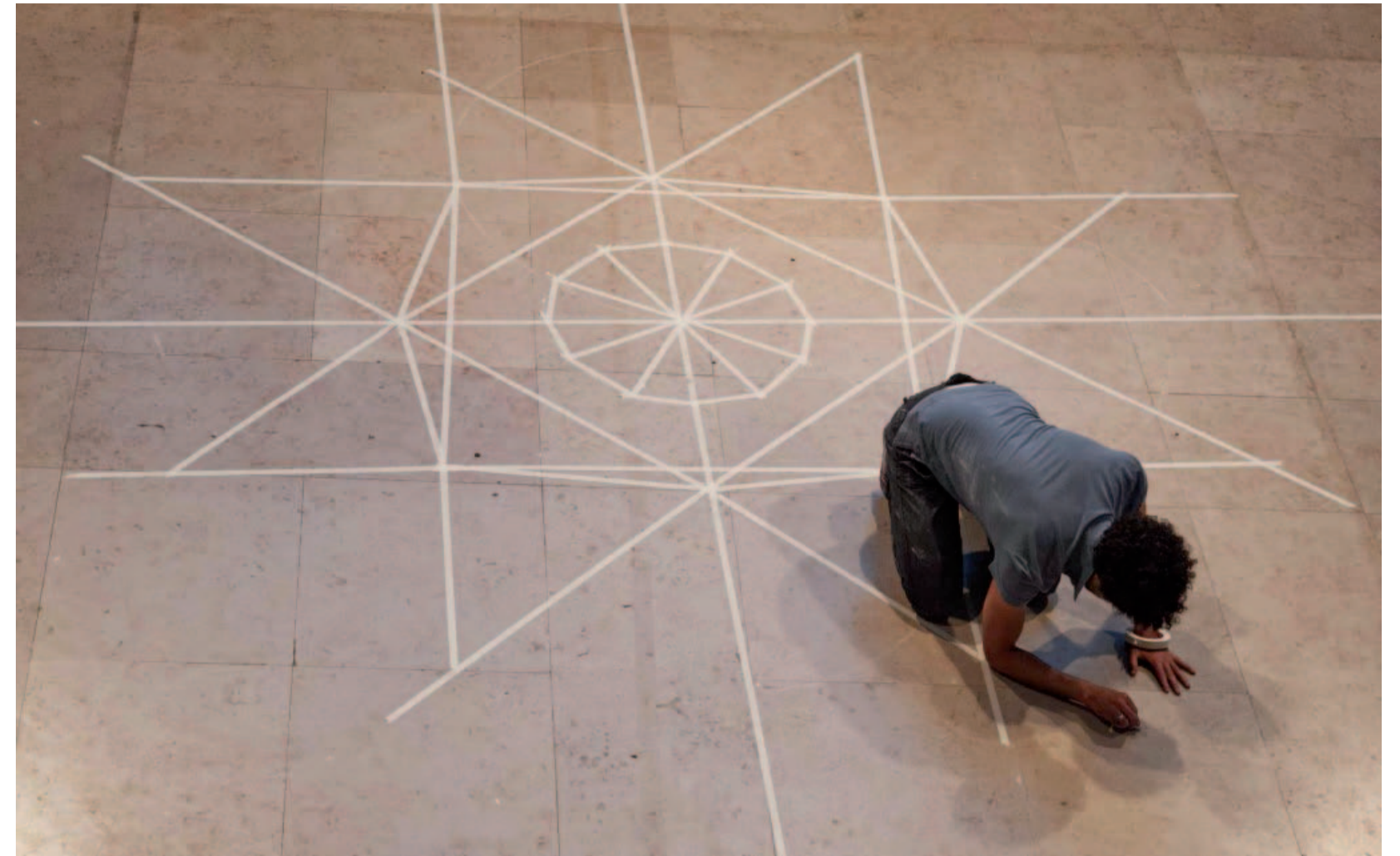
idéales et la réalité que nous percevons, malgré le décalage tragique, nous cherchons la possibilité de vivre. Les membres d'El Conde de Torrefiel font du théâtre de texte, à leur façon : dans un souci de neutralité et d'appropriation individuelle, ils projettent le texte écrit par Pablo Gisbert, parfois lu en voix off par Tanya Beyeler. Si cette technique permet d'éviter les jugements parasites en cours de spectacle, elle pose une certaine distance entre le propos et le public.

“

Retrouver le temps de penser

La lecture rend possible une intellectualisation immédiate, mais elle déshumanise également le propos et peut générer de l'ennui. C'est le cœur de la démarche de Beyeler et Gisbert : créer un espace-temps de rien. Reprenant les thèses de Houellebecq dans son roman « La carte et le Territoire », le duo espère donner l'occa-

sion aux spectateurs de prendre conscience du fait que l'ennui est la seule chose que l'économie n'a pas réussi à récupérer. L'ennui respecte le rythme naturel des hommes et permet d'exercer une faculté toute humaine : la réflexion. Nous, surstimulés et surconnectés, aspirons de plus en plus à retrouver le temps de penser. Leur ambition est de nous le donner, pendant une heure vingt du moins. S'ils atteignent leur objectif théorique, Beyeler et Gisbert perdent néanmoins, dans la concrétisation de leurs idées, l'émerveillement d'un plateau vivant qui s'anime. Il manque l'excitation de la vraie rencontre humaine au théâtre. Peut-être tout est-il trop parfait ? Le dispositif scénique, quoique très efficace, noie l'action du plateau et demande une attention schizophrénique au spectateur qui lit le texte et voit les déplacements en même temps, sans pouvoir s'immerger ni dans l'un ni dans l'autre.



« 55 » © Benjamin Boar

Latitudes Contemporaines

## 55

DANSE / CHORÉGRAPHIE RADOUAN MRIZIGA / LA CONDITION PUBLIQUE (ROUBAIX), 9 ET 10 JUIN

« Dans cette performance, c'est le propre corps du chorégraphe qui devient outil de mesure. Avec rigueur et assurance dans le geste, il navigue entre sensualité et rationalité. »

## ÊTRE RENDU AU SOL

— par Augustin Guillot —

Tout dans les gestes de ce solo d'une cinquantaine de minutes nous renvoie au sol, que ce soit en des flexions prononcées, les pas lourds et lents qui ponctuent la trajectoire du danseur, ou bien dans la position horizontale de son corps fréquemment face contre terre, comme si la terre était devenue un ciel à embrasser.

Ainsi est-ce à une pesanteur originnaire que nous renvoient mouvements erratiques et claquements sonores. Mais ramenés au sol, nous le sommes surtout par ce qui s'y inscrit progressivement, car le danseur, par ses gestes mystérieux, dessine en réalité une figure à venir, laquelle se concrétise, en un deuxième mouvement de la composition, par l'élaboration d'un mandala de ruban adhésif. Et c'est là que survient l'étonnement, car cette figure géométrique n'est pas autre chose qu'une réitération des rosaces de craie blanche caractéristiques du travail d'Anne Teresa De Keersmaeker. Ainsi Radouan Mriziga – formé à PARTS, l'école créée par le chorégraphe flamande – s'inscrit explicitement dans la grammaire du maître, se

plaçant ainsi délibérément du côté de la conformation plutôt que de la création, de la répétition du geste plutôt que de l'invention, de l'artisan qui s'amarre à un ordre qui lui préexiste. Voilà donc une étrange et ostensible déclaration de conformité qui ne saurait se comprendre que par l'adhésion à une conception cosmologique et rationnelle de la danse, plaçant nettement celle-ci du côté des quatre arts mathématiques du quadrivium médiéval : géométrie, arithmétique, musique et astronomie.

“

La forme du monde n'est pas le monde

Dans cette partition des arts héritée de l'Antiquité, la danse, émanation de la musique, relevait d'un savoir des nombres : art de la composition, plutôt que de l'expression. C'est pourquoi, chez Mriziga, le geste chorégraphique, affaire de science, ne relève pas de l'idiosyncrasie illusoire d'un sujet, mais de la compréhension réelle d'un objet. Et c'est précisément dans son refus de l'originalité que réside celle du chorégraphe, rappelant ainsi que tout

un monde le précède. S'amarrer donc, se couler dans la forme du réel plutôt que trouver une forme d'expression de soi. La danse, une affaire de géométrie plutôt que de littérature. Des lignes, des courbes et des volumes qui dessinent l'espace du monde. Contradiction fondatrice d'un certain geste chorégraphique : que le mouvement épouse la structure immobile, immuable et mathématique du réel. Et pourtant, la forme du monde n'est pas le monde. Simple tracé géométrique dont le vide est aussi le dessin d'une absence. Paradoxe d'une quête qui perd son objet en le cherchant. Et c'est là que réside l'émotion qui point, dans la monstration de cette contradiction et de ce désir : vouloir l'immuable et le mouvement, la structure et la texture, la forme et la matière, le dessin et la couleur, la pensée et la vie. Vouloir donc la figure, non pas éthérée mais au sol, dans sa pesanteur et sa gravité, comme un appel rugueux de la terre, à l'image du mouvement final où le chant des oiseaux se laisse entendre, habillant cette figure géométrique d'une robe de chair.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Latitudes Contemporaines

## OBLIVION

PERFORMANCE / CONCEPTION SARAH VANHEE  
LA CONDITION PUBLIQUE (ROUBAIX), 10 JUIN

(Spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016)

« Durant un an, elle a collecté ses déchets. Minutieusement, pendant 2h30, elle déballe sous nos yeux autant d'objets qui fonctionnent comme les archives de moments de vie. »

SOUS LES DÉCHETS

— par Wouter Hillaert —

L'image finale d'« Oblivion » relève-t-elle de l'esthétique pure ou de l'horreur écologique ? Deux heures durant, Sarah Vanhee a enfoui la scène sous les déchets. Tels les témoins muets de toute une vie. Une documentation sans apprêt. « Oblivion » n'est pas pour autant un manifeste écologiste, mais plutôt un hommage aux choses. Aussitôt que notre anthropocentrisme et notre consumérisme les ont utilisées, consommées, éventrées, elles tombent invariablement dans l'oubli. Vanhee au contraire leur donne une seconde vie. Son déballage un instant en suspens, elle s'immobilise auprès d'une bouteille d'eau vide. Et énumère toutes les étapes du processus de production, sans oublier le long voyage autour du monde du liquide sous son capuchon. « Oblivion » nous rappelle la complexité globale des choses, face aux oubliettes autour desquelles gravite notre économie de la consommation. « Si j'avais été conséquente, la performance aurait dû aussi durer un an », lance Vanhee, qui poursuit sa réflexion à propos d'elle-même et de la représentation. Cette apparence d'auto-focalisation mais aussi sa dramaturgie de l'accumulation poussent quelques spectateurs à s'éclipser. C'est ainsi : toute performance radicale crée ses propres déchets, ses propres renégats. Or, ici, ils ont tort. Tous les éléments qui restent, qui traversent le texte de Vanhee et la bande-son – des propos de Žižek sur le pétrole au journal de bord de l'artiste sur ses propres selles – constituent le noyau même de ce qui rend ce solo si pertinemment ambigu. « Oblivion » problématise la frontière idéologique entre l'utile et l'inutile, entre la création et les excréments, entre l'efficacité et l'écologie. Qui accepte de s'abandonner à cette abondance en ressort plus riche. Vanhee nous fait regarder les choses autrement.

Traduit du néerlandais  
par Marie Baudet

À SA DÉCHARGE

— par Christophe Candoni —

Dans un geste artistique qui s'oppose délibérément à l'ère actuelle du consommable à outrance, où tout se jette, s'oublie, s'efface sans égard, l'objet comme la pensée, Sarah Vanhee a engagé pendant un an entier l'insolite entreprise de garder ses déchets non périssables et de les archiver avec la précieuse aide de Linda Sepp, sa « gestionnaire de déchets ». Au cours de l'interminable installation-performance « Oblivion », le copieux contenu d'une quarantaine de caisses en carton bourrées de paquets d'emballage, de bouteilles en plastique, de papiers multiples... s'expose sur scène sans complexe. La démarche est intéressante et donne lieu à son terme à un impressionnant tableau visuel aux larges dimensions du plateau investi. mperturbablement, presque au bord de l'autisme, l'artiste réalise son grand déballage dans une forme invariante pour être incisive. Elle manipule les objets presque minutieusement, chichiteusement, du bout des doigts ; un comble pour un spectacle dont le cœur du propos est la crasse, le détritus, la merde de se donner l'air aussi ordonné et propre ! Au cours d'une impossible logorrhée, sa parole devient tout aussi envahissante que l'oppressante matière exposée à l'état brut. La performance prétendument écotoxicologue dérape dans un discours péniblement aut centré, dans lequel Vanhee relate le processus de création de son œuvre et quelques considérations anodines sur sa vie et sa condition d'artiste. Elle s'étale aussi complaisamment sur la consistance de ses défécations ou délivre des énoncés plus dérangeants, comme l'évocation nostalgique de l'époque bénie où les femmes, fourbues par le labeur, glanaient aux champs... Nous voici mis face à un étrange paradoxe : que garder de cette fable justement obnubilée par la conservation ? Pas grand-chose.

Latitudes Contemporaines

## WE'RE PRETTY FUCKIN' FAR FROM OK

DANSE / CHORÉGRAPHIE LISBETH GRUWEZ / BUDA CENTRE D'ARTS (COURTRAI), 15 ET 16 JUIN

(Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2016)

« Avec le troisième volet de sa recherche sur le corps extatique, elle nous propose ici un duo où elle questionne les peurs. Le point de départ de son travail convoque les films d'Alfred Hitchcock. »

CORPS ANGOISSÉS

— par Youssef Ghali —

Respirer. Parfois, les nerfs se tendent, le corps se crispe, la poitrine se serre – cela devient de plus en plus difficile, de respirer, mais il faut continuer malgré tout, même quand la chair semble vouloir l'empêcher. Vient alors les gestes, mécaniques, ceux que l'on pense utiles à la décontraction, mais qui n'auront en fait que l'effet inverse et qui, en plus de nous raccourcir le souffle, n'agiront qu'en révélateurs extérieurs de notre nervosité. C'est sur ce langage-là du corps, que l'on suppose incontrôlable, que Lisbeth Gruwez a basé son travail de recherche. Au premier abord, rien de plus que deux danseurs, chacun sur une chaise, aux mouvements presque imperceptibles. Puis

du son. Des respirations, justement, se faisant de plus en plus fortes, et dont la résonance se met à rythmer les corps de Gruwez et Nicolas Vladyslav. On ne peut que saluer la performance des danseurs, impressionnants de maîtrise, et si le dispositif scénique se révèle particulièrement réussi, force est d'avouer que la proposition peine souvent à captiver pleinement. Peut-être l'extase n'apparaît-elle que de façon trop attendue, ou trop systématique. La charge émotionnelle n'est cependant pas négligeable, et on se consolera avec le souvenir de ce court moment de grâce, quand quelques brèves notes de musique viennent illuminer le brouhaha des souffles courts et des corps agités.

INTRO-SPECTARE

— par Léa Malgouyres —

Esthétique de la défense, mouvement de claustrophobie intérieure, les deux danseurs meuvent un corps qui les agresse. Ils évoluent avec une lenteur reptilienne dans un premier temps puis la frénésie de l'angoisse. Son travail chorégraphique porte les cicatrices de son cheminement artistique. De son passage à PARTS semblent lui rester un rythme, une ponctuation, une inquiétude façon « Rosas danst rosas ». Dans sa façon d'aller chercher la justesse au creux de l'épuisement, on sent brûler encore un peu de Jan Fabre. Gruwez semble poser de grandes questions métachorégraphiques. Comment faire entrer le spectateur dans l'œuvre ? Comment

introduire le spectateur dans le corps de l'interprète, le faire se glisser dans ses membres pour qu'il en sente les frictions ? Est-ce que l'étourdir de sa respiration fonctionne ? Est-ce qu'étioler la souffrance des corps provoque l'empathie physique nécessaire ? Pour traiter de l'angoisse, elle crée un mouvement chorégraphique qui se regarde de l'intérieur. La lenteur des mouvements premiers contraint le spectateur à l'observation attentive des corps, du moindre micromouvement, du frisson à la bandaison du muscle. On se trouve face à l'essence de ce qu'est « être spectateur de danse », soit une attention exceptionnellement précise portée sur un corps en mouvement..

## REGARDS

Latitudes Contemporaines

## DFS

DANSE / CHORÉGRAPHIE CÉCILIA BENGOLEA ET FRANÇOIS CHAIGNAUD / OPÉRA DE LILLE, 8 ET 9 JUIN

« Du Dancehall jamaïcain aux chants polyphoniques, accompagnés de trois ballerines et de deux danseurs de Dancehall, les chorégraphes chaussent tour à tour chaussons de pointes de la danse classique et baskets. »

LA FRAGILITÉ DE L'INSTANT

— par Léa Malgouyres —

L'admiratrice que je suis du travail de Cecilia Bengolea et de François Chaignaud est apparue la corde raide sur laquelle ces deux chorégraphes avancent, juchés sur pointes, et de laquelle, à mon humble avis, ils sont tombés en créant « DFS ». Il y avait, malheureusement, dans ce spectacle un arrière-goût d'accaparement culturel qui n'existait miraculeusement pas dans les autres. Tout se joue, il me semble, dans l'intention. Dans « Dub Love », les interprètes avaient le visage fermé, concentré, et paraissaient tournés sur eux-mêmes. Ils paraissaient en constant état de recherche et d'expérimentation. Le twerk n'était alors pas une culture d'emprunt, n'était pas sorti de son contexte puis exhibé mais, au contraire, était

l'occasion de questionner l'équilibre, la sollicitation de nouveaux muscles, la recherche d'une nouvelle conception de la grâce. Cette justesse dans l'attitude n'a pas opéré dans les corps des trois danseuses classiques admirables de perfection technique et au sourire figé de « DFS ». Le mouvement s'offre désormais à nous comme un objet fini, comme une nouvelle esthétique inventée et non plus avec l'humilité de la recherche. Cette expérience de la fragilité du travail de Bengolea et de Chaignaud a révélé le risque qu'il comporte. Ces deux chorégraphes ont fait le choix de danser sur une lame à double tranchant. On ne peut alors que les remercier et en demander plus, car, sur des pointes ou assis dans la salle, la fragilité de l'équi-

Une omelette qui ne prend pas pour certains, un soufflé qui retombe pour d'autres, mais bien sûr on n'oublie pas les « bravo » criés de tout en haut. « DFS », c'est la rencontre provoquée des chants polyphoniques traditionnels géorgiens et du dancehall jamaïcain. Comme dans plusieurs des créations de Chaignaud et Bengolea, il y a le désir de mêler deux styles que tout pourrait opposer, de briser des barrières et de se dépasser. Ainsi, les six danseurs enchaînent tours de chant à cappella et féroces et rythmiques battles, parés de justaucorps, de minihorts ou de brillants collants. Là encore, il est vrai qu'ils se dépassent, qu'on est heureux de les voir danser, car il est rare de croiser des créations qui paraissent à

la fois aussi maîtrisées et spontanées. Il est donc certain que cela aurait pu marcher, que quelque chose de fantastique aurait pu s'en dégager, et c'est bien pour cela qu'on avait pris nos places depuis juillet. Mais pendant presque toute la durée de la pièce, on se pose la question du parti pris, de savoir ce que les interprètes ont cherché à nous montrer, s'ils ont cherché à nous montrer quelque chose. Certaines appositions semblent jurer, jurent. Face à la présentation d'une danse combative éprise de liberté, on ne comprend pas le choix d'une lumière rouge esthétisante qui couve le tout en permanence. Elle pèse sur le plateau et les corps des danseurs, les empêchant de nous emporter. On ne parvient pas à résoudre cette incongruité.

Latitudes Contemporaines

## ONLY ONE OF MANY

DANSE / CONCEPTION DD DORVILLIER ET SÉBASTIEN ROUX

BUDA CENTRE D'ARTS (COURTRAI), 15 JUIN

(Spectacle vu au Ballet national de Marseille en mai 2017)

« Comment la musique et la danse peuvent-elles être perçues de façon si différentes relativement à la combinaison de leurs notes, séquences ou mouvements ? Quels effets ces différentes compositions produisent-elles sur nos sens et notre imaginaire ? »

DUR DUR

— par Mariane de Douhet —

« Only one many » a le mérite (en est-ce un ?) de provoquer des réactions qu'on imagine peu tièdes : ou bien on adhère totalement à sa proposition postformelle (dans laquelle la forme n'est même plus support du sens) ou bien on est accablé de tant de sécheresse et de concept triste parce que ne renvoyant qu'à lui-même. « Créer quatre séquences autonomes de même durée : deux danses et deux musiques » dans lesquelles une séquence à la fois musicale et dansée n'est faite que d'un seul mouvement, tandis qu'une autre séquence est composée de mouvements chaque fois uniques. Les danseurs et la musique sont des atomes dont il s'agit d'étudier les combinaisons, les effets des uns sur les autres. Mais on voit le chimiste au-dessus de ses mélanges, à défaut d'assister à des unions organiques. Puisque « Only one many » n'offre rien d'un autre du concept, allons dans son sens : spectacle hégélien figurant la logique dialectique de tout devenir, dans lequel le mouvement commence comme identique à lui-même, puis procède par contradictions surmontées, jusqu'à la synthèse réunissant les mouvements antithétiques ? On a pas vu l'Aufhebung transformant la danse et le son en danse (sens) (on est plus à un jeu de mots conceptuel près). S'agit-il d'une explora-

tion de la répétition elle-même comme « puissance de la différence » ? Ou bien d'une invitation socratique à convertir son regard vers les essences, par-delà les apparences sensibles : à contempler le mouvement/le son en soi ? On est reconnaissant à un spectacle de provoquer des surgissements philosophiques. Mais on aurait largement préféré être embarqué loin de chez soi par la force d'arrachement de ce qu'on voit, désarçonné par un art toujours en avance du concept, procédant par fulgurances immédiates, et non par arguments. Il y a trop de démonstration dans ce spectacle, parfaitement cohérent formellement mais dont on se demande ce qu'il nous dit du réel. On a beau voir des corps et entendre des sons, tout ça est bien phénoménal, donné dans l'expérience, c'est l'impression d'un spectacle désert en sensations qui domine. Dommage que les matériaux sensibles ne soient ici qu'instruments de la pensée.

## EXTRAIT

## GUERRILLA

— par Pablo Gisbert —

« En 2023, le sociologue Rodrigo E. Solano a écrit sur sa page Facebook : "Pendant des années, aussi bien dans les conversations de comptoir que dans les médias, on a répété, ressassé et agité l'idée que nous étions en guerre. De sorte que l'idée de guerre s'est finalement installée dans l'inconscient collectif. Nous sommes tous ennemis. À tel point que j'irai jusqu'à dire que, lorsque les premiers bombardements sont vraiment arrivés en Europe, ils étaient dans un sens désirés." Son post fut partagé 207 fois. (...) Markus a dit à A : "Cela fait quelque temps que je vois des grands écrivains, des politiciens de tous bords, des poètes, des musiciens, des cinéastes importants et de prestigieux intellectuels porter aux nues l'idée de peuple, l'idée de prolétariat. Mais sache que tous ces gens, ceux qui le vénèrent, l'adorent et l'applaudissent constamment, n'ont jamais vécu avec le peuple, n'ont jamais vécu avec le prolétariat. Ils ont passé leur vie à poétiser à son sujet, à le chanter, à le théoriser, à le spéculer, à le diviniser, mais sans lui. Car ces artistes, politiciens et intellectuels n'ont pas vu réellement ce qu'il y a de dégoûtant dans le peuple, la bassesse de ses émotions, la tristesse du prolétariat, ce que ces vies ont de pervers. Car ceux qui poétisent, politisent et intellectualisent le peuple n'ont jamais mangé à leurs tables, n'ont jamais dormi dans leurs lits, n'ont jamais marché là où ils marchent, n'ont jamais chié dans leurs toilettes, n'ont jamais cuisiné dans leurs cuisines et, surtout, ils n'ont jamais parlé avec eux. Car, s'ils avaient fait une seule chose de tout cela, ils sauraient que le peuple, parce qu'il est corruptible et corrompu, mérite toute la souffrance qu'il est capable d'endurer. Ceux qui comme moi viennent du peuple, ceux qui comme moi ont

été élevés et éduqués par eux, par le prolétariat, ceux qui comme moi ont dormi dans des lits superposés, vécu dans des maisons étroites, et porté les vêtements des autres, savent qu'il n'y a là rien de poétique ni d'artistique ni d'attachant ni de sain ni de bon. Il s'agit d'une idéalisation nostalgique et sentimentale, d'une émotion molle qui prend l'eau de toutes parts et qui empêche de penser. L'idée de peuple est triste et, surtout, elle est très galvaudée. Tout le monde en parle et la manipule, comme je suis en train de le faire là maintenant. Le prolétariat est la pire chose qui soit arrivée à l'Histoire. Le prolétariat est ce qui remplit les usines, les églises, les plages, les armées, les centres commerciaux, les bars à putes. Qu'est-ce qui peut émerger de tout cela ? La religion tient parce que le peuple y collabore. Les guerres continuent parce que le peuple le veut bien. Et après, tu les entends parler, tu les vois rire, se saouler, se montrer affectueux, et tu comprends tout. Et j'ai décidé de m'éloigner d'eux car cela ne m'amuse pas du tout de penser à ce qui leur arrivera quand ils redeviendront ce qu'ils étaient au début, et que, de citoyens qu'ils sont, ils redeviendront esclaves. Et cela me fait de la peine. »

El Conde de Torrefiel, Guerrilla, version du 6 juin 2017.

Traduction française de Marion Cousin.

## LE FAUX CHIFFRE

96

C'est le nombre de tampons usagés que Sarah Vanhee étale sur la scène dans « Oblivion »

## L'HUMEUR

« Je crois au moment. S'il n'y a pas le moment, à ce moment-là, il faut arriver à ce moment-là, au moment qu'on veut. »

JCVD

## ENCORE + DE LATITUDES...

## « Sarab (Mirage) », par Fouad Nafili

« Dans cette première création, Fouad Nafili met en mouvement sa quête d'identité. Le jeune interprète s'expose au regard des autres, transgressant au passage quelques tabous propres à la culture marocaine. »

Danse / La Condition Publique (Roubaix), 10 juin à 21h.

## « We are the monsters », par Colette Sadler

« Quatre danseurs incarnent un groupe de monstres aussi soudés que sympathiques qui occupent un espace commun : un microcosme social qui fonctionne selon ses propres règles et dont la singularité se dévoile peu à peu au public. »

Jeune public / La Condition Publique (Roubaix), 10 juin à 17h. Château d'Hardelot, 9 juillet à 15h et 17h30.

## « Hate Radio », par Milo Rau

« La radio comme machine meurtrière rejoint l'arsenal des armes de destruction massive. Avant et pendant le génocide rwandais de 1994, la chaîne de radio "Mille Collines" appelait sans ambages au meurtre. »

Théâtre / La Rose des Vents (Villeneuve d'Ascq), 13 et 14 juin à 20h.

## « Hydre », par Yuval Pick

« Yuval Pick sculpte le temps et l'espace avec sensibilité et densité, il les rend palpables et leur confère une matérialité. »

Danse / LAM (Villeneuve d'Ascq), 24 et 25 juin à 21h30.

MOUVEMENT [CAPTURÉ] :  
BIENNALE DE PHOTOGRAPHIE DE DANSE

## REPORTAGE

— par Andrea Pelegri Kristic —

Quand on pense à la danse, on pense aux corps et à leurs mouvements – saccadés, vigoureux, délicats –, à cette énergie transmise entre spectateurs et danseurs, à ce moment magique de communion dans l'espace.

Or, quand on pense à la photographie, on voit plutôt du mouvement immobile, figé, des fragments de corps, des représentations, des indices de ce qui a été là, mais qui ne l'est plus. Il semblerait que ces deux arts s'opposent fondamentalement. Et pourtant, Pedro Pauwels, directeur de la compagnie de danse éponyme basée à Limoges, nous montre tout à fait le contraire en organisant la Biennale de photographie de danse, intitulée « Mouvement (capturé) ». Cette troisième version de la biennale, dans le cadre du festival DanSe en Mai, a eu lieu à Brive-la-Gaillarde (les deux précédentes s'étant déroulées à Limoges), sous une chaleur impitoyable et accompagnée d'autres événements massifs, notamment le marathon de Brive. Il s'agit d'une manifestation tout à fait unique en France, et l'originalité de son propos nous permet de nous concentrer sur l'espace liminal entre les deux arts apparemment si différents l'un de l'autre ; le premier étant l'art du mouvement, de l'éphémère, du flux ; le deuxième, celui de la pérennité, de la quiétude, des fantômes. D'ailleurs, le nom choisi pour la biennale fait preuve de ce paradoxe. Philippe Verrière, célèbre critique de danse et coorganisateur de l'événement, expliquait, samedi 27 mai, lors de l'une des tables rondes de la biennale, cette dénomination : capturer un animal implique de l'attraper, mais vivant. De

même, la photo de danse (réussie) implique de capturer l'essence, l'esprit d'un mouvement qui n'est plus là, sans le figer vraiment, sans le tuer. Pauwels évoquait aussi l'idée d'une carte postale : c'est un cliché qui capture toute l'énergie et le dynamisme d'un mouvement. Pendant ces trois jours, artistes, danseurs, photographes, critiques et journalistes se sont penchés sur les relations entre danse et photographie. Le vendredi 26 mai, la biennale a été inaugurée avec le vernissage de l'exposition de photographie « Viril mais correct », dans laquelle deux célèbres photographes de danse, Nathalie Sternalski et Olivier Houeix, dialoguent, avec 28 de ces clichés, sur la danse masculine et le concept de virilité. Les images sont exposées à l'espace Gazeau, au sein du Cultura Brive Centre, et sont accompagnées de textes pertinents de Philippe Verrière.



## Discussions passionnées sur la médiation culturelle

Le choix de cet endroit assure, d'une certaine façon, la participation d'un public non spécialisé. Dans la même veine, les brèves interventions de danse ayant eu lieu samedi après-midi dans différentes vitrines du centre-ville de Brive, assurées par des danseurs professionnels et amateurs, ont permis de montrer au grand public tout le travail engagé pour cette biennale. Les deux tables rondes du samedi, une deuxième exposition photo (intitulée elle aussi « Mouvements capturés », avec les clichés d'Anne Perbal, Patrick André et Éric Boudet), ainsi que

la conférence sur le photographe de danse Serge Lido, préparée par Verrière, n'ont malheureusement pas, et en dépit de leur intérêt, été aussi visibles. Et pourtant, les discussions passionnées sur la médiation culturelle et le rôle de la photographie de danse, les documents historiques et les images sur Serge Lido et les danseurs qu'il a photographiés tout au long de sa carrière, justifiaient complètement l'existence de cette biennale qui met en évidence l'importance de la photographie dans le monde de la danse contemporaine. Chaque table ronde, chaque conversation proposait de nouvelles questions sur l'imbrication de ces deux arts et soulignait les défis et les complexités de leurs rapports : la photographie de danse est-elle seulement une stratégie de communication ? Et si ce n'est le cas, quel est donc son rôle ? Qui est le (vrai) créateur derrière le cliché : le photographe, le danseur ou les deux ? Une participation plus active de la communauté dans ces activités aurait peut-être été souhaitable. Reportage ou documentaire, fiction ou nouvelle création, la photographie de danse devient un art à part entière. Sa pertinence et son intérêt font de cette biennale un événement à ne pas manquer. C'est une belle initiative à suivre, surtout puisqu'elle cherche à s'installer loin de la métropole parisienne en encourageant les créateurs partout en France, ainsi qu'à inviter le grand public à s'intéresser à la médiation et à la danse, respectivement.

Mouvement [capturé],

3<sup>e</sup> Biennale nationale de la photographie de danse, Brives-la-Gaillarde, du 26 au 28 mai 2017

## LE PRINTEMPS DE LA DANSE AUTRICHIENNE

## REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Vienne au printemps devient depuis quatre ans une plateforme pour découvrir les nouveaux noms de la performance et de la danse contemporaine autrichiennes.

Feedback prend ses quartiers d'avril entre deux lieux majeurs de l'émergence, au cœur de la cité, le Tanzquartier Wien et le Brut. Et la vitalité que l'on y découvre vaut vraiment le déplacement. Quatre jours pour se plonger dans une diversité de formes réjouissantes, voilà la promesse que tient avec panache et humanité Walter Heun pour sa dernière édition en tant que directeur artistique. Parmi les tendances fortes que l'on retrouve de festival en festival depuis quelques mois, la revisite contemporaine des danses traditionnelles régionales et tribales, prend ici aussi une place importante avec notamment deux propositions majeures d'Amanda Piña et Simon Mayer. Avec son projet « Dance and Resistance. Endangered Human Movements Vol.2 », également présenté au Quartz à Brest pendant DañsFabrik, la chorégraphe chilienne basée à Vienne invite à une cérémonie rituelle quasi chamannique.

À partir de mouvements issus de danses immémorales d'Arizona et d'Indonésie, les quatre danseuses créent à nouveau un espace-temps symbolique dans lequel le public, comme envoûté, se retrouve à vivre au plus près ces processions laïques chargées d'une puissance sacrée.



## Extraire un suc

Mêmes intentions mais une forme radicalement différente pour « Sons of Sissy » de Simon Mayer. Ce sont les danses alpines qui forment le corpus de base de cette performance musclée qui attrape avec force et humour tous les clichés qui s'y rattachent et les tord jusqu'à en extraire un suc à la fois terriblement esthétique et violent. Cathartiques donc, les sons des corps et des souffles prennent soudainement la place de ceux des cloches et des instruments traditionnels et s'offrent, nus, dans une transe qui crie l'urgence et une certaine forme de désespérance. Autre ligne de force de ce festival viennois, la danse adressée à un public particulier filmée puis retrans-

mise sur scène. Comme les treize ans de travail de Milli Bitterli qui quatre écrans et sa présence sur le plateau reconstituent. Son idée ? Danser chez les gens ! Fascinant de regarder monsieur et madame Tout-le-Monde observer cette femme rampant chez eux, frôlant leurs meubles et leur cage d'escalier, battant des pieds dans leur cuisine et ouvrant les bras sur leur table basse. Eux, si proche de ce corps dansant qui prend vie dans leur intimité, sans mots échangés, mais dans une création d'un nouveau rapport à leur propre espace, ils regardent. Et nous regardons comment ils la regardent. Effet feelgood assuré. Un peu comme ces « Performances for Pets » d'Alex Bailey et Krööt Juurak qui sont donc réservées à nos amis les bêtes, nouveau public, curieux, volontiers participatif et un tantinet bruyant. Le public humain doit lui se contenter d'observer la chorégraphie en vidéo. Feedback offre à ces artistes une visibilité qui, on l'espère, permettra de bientôt accueillir en France les formes décalées et nouvelles de cette scène autrichienne qui regorge de d'idées et d'envie de créer.

Festival Feedback, Vienne, du 22 au 25 avril 2017



« As Far As My Fingertips Take Me » © Tania El Khoury Gare Saint Sauveur (Lille), du 16 au 18 juin, de 13h à 15h et 17h à 19h

I/O Gazette n°61 — 12.06.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Édition web.  
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —  
SIRET 81473614600014Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80  
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint  
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46  
Rédacteur en chef adjoint  
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro :

Eric Beume, Christophe Candoni, Mariane de Douhet, Youssef Ghali, Augustin Guillot, Wouter Hillaert, Daphné Liégeois, Léa Malgouyres, Andrea Pelegri Kristic, Lola Salem.

Photo de couverture © Yann Rous

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUR,